

“Science française” André Weil

J'en ai assez. J'aime voyager à l'étranger ; mes amis savent que mon amour-propre national n'est pas chatouilleux à l'excès, et j'ai pris dès longtemps l'habitude d'entendre, sans trop m'émouvoir, qu'on discute, parfois sans bienveillance, de mon pays, de ses hôtels, de ses femmes, de ses politiciens. Qu'y ferais-je, si tout cela, est vrai ? Que m'importe, si tout cela est faux ? Mais j'en ai assez, quand je rencontre un chimiste, qu'il me demande invariablement : “Pourquoi la chimie française est-elle tombée si bas ?” ; si c'est un biologiste : “Pourquoi la biologie française va-t-elle si mal ?” ; si c'est un physicien : “Pourquoi la physique française...” mais je n'achève pas, c'est toujours la même question dont on me rebat les oreilles, et j'en suis encore à chercher la réponse. Bien sûr, quand je demande des précisions, il arrive qu'on reconnaisse qu'il existe encore chez nous, dans tel ou tel domaine, quelques savants fort distingués. Quant à moi, mathématicien tout à fait ignorant de toute science sinon de la mienne, je ne puis discuter ; souvent je me risque, en réponse à l'éternelle question, à suggérer “Mais un tel ... ?” et je cite un nom, illustre chez nous ; mais j'ai fini par y renoncer, car pour une fois qu'on m'avoue “En effet, il y a tout de même un tel,” trop souvent l'illustre collègue est assommé aussitôt d'un mot dédaigneux, d'un sourire, ou simplement d'un haussement d'épaule...

Entendons-nous : les mœurs de la gent universitaire, depuis quelque douze ans que je la fréquente, me sont un peu connues, et qu'on ne vienne pas me parler ici de jalousie, d'ignorance ou de préjugé : on n'expliquera pas ainsi que tous ces collègues étrangers, et surtout les jeunes, me posent toujours, à peu près dans les mêmes termes, la même question. Ils reconnaissent sans se gêner, de quelque pays qu'ils soient, l'importance des centres scientifiques anglais, américains, russes, allemands ; ils savent apprécier aussi, parfois avec beaucoup de chaleur, les mérites de tel savant français. Ce ne peut être la jalousie qui les fait tous parler, il y a autre chose ; il y a, faut-il le dire, un fait : ils doivent avoir raison. Cela est fâcheux ; expliquons-le comme nous pouvons, mais mieux vaut le reconnaître ; mieux vaut même, comme je le fais ici à dessein, s'exagérer peut-être l'étendue du mal que de sottement fermer les yeux. Assez parlé (avec des majuscules) de Science Française, assez invoquer les mânes de Pasteur, de Poincaré, de Lavoisier : qu'ils se reposent en paix, car ils l'ont bien mérité, ce repos qu'on ne veut pas accorder à leurs ombres ; la Science Française, après tout, c'est nous, c'est les vivants et leurs noms ne sont pas une mine dont on nous ait octroyé la concession à perpétuité ; si nous ne savons pas nous examiner avec sévérité, sans complaisance facile, d'autres le font pour nous. Quelques-uns diront “Qu'importe ?” : je ne parle pas pour ceux-là. Quant à moi, je l'ai dit, une question cent fois répétée est venue à bout de mes nerfs ; j'en ai assez, il faut que je parle, ça n'y changera peut-être rien,

texte de 1938, p. 232 du volume I des Œuvres complètes d'André Weil.

mais ça me soulagera.

Elle va donc si mal, cette pauvre science française, dont on a tant rebattu les oreilles au badaud public ? au nom de laquelle on a organisé des souscriptions ? pour laquelle on a créé un ministère ? Est-ce manque de talents ? Il se pourrait, et il faudrait alors en rechercher les causes ; réorganisation de notre enseignement, de nos Facultés, de nos grandes écoles, on ne guide peut-être pas toujours nos jeunes gens les mieux doués vers les voies qui leur conviendraient le mieux. Universitaire moi-même, je n'ai pas la naïveté de croire, ou de vouloir faire croire (malgré nombre d'assentiments trop faciles) que la science, et la science universitaire, possède une vertu si éminente qu'il y faille acheminer bon gré mal gré la fleur de nos écoles et la crème de nos universités ; mais enfin, le recrutement de nos institutions scientifiques est un problème qu'il ne serait peut-être pas inutile d'examiner sans trop de délais ; on ne fabriquera pas à volonté des génies, mais qui sait, il s'en trouve peut-être qui manquent leur voie, et, si ce sont là des spéculations vaines, en tout cas on peut, par une organisation méthodique, former pour les maîtres éventuels un terrain favorable.

Mais voilà : où sont-ils à présent ces maîtres, et s'ils ne sont pas là, vont-ils nous tomber du ciel ? Car comprenons-le bien : si les étrangers nous disent que dans trop de domaines, la France, en tant que centre d'études, n'existe plus, ils veulent dire qu'elle manque de maîtres ; non qu'il s'agisse d'âge : je parle de ces hommes, parvenus au premier rang, qui s'y maintiennent ; de ces hommes, peu nommés des journaux, insoucieux des diversions de la publicité et de la politique, autour desquels se forment les écoles et se groupent, avides d'idées plutôt que de places, les jeunes gens ; pour tout dire, des maîtres, non des pontifes. Nous en avons, certes je veux le croire, nous en avons, je ne veux pas désespérer, nous en avons, j'en pourrais nommer bien un ou deux parmi ceux de ma spécialité, et en dehors de celle-ci j'ai déjà dit que je n'y entends rien. Il y en a ; mais enfin je soupçonne, malgré des bonimenteurs pas toujours désintéressés, que ce ne sont pas ceux qu'on nous dit, et qu'il n'y en a pas tant qu'on ne nous le fait croire. Oui, je sais bien : les prix Nobel, les membres de l'Institut, les professeurs à la Sorbonne... les dictateurs au placement des jeunes et à la distribution des vivres : car il faut bien vivre.

Oui, je me trompe, mon Cher Collègue, je l'avoue ; il y a X et Y devant qui tout le monde s'incline, et puisque je n'entends rien à leurs travaux, je puis bien m'incliner aussi. Mais admettez un instant, voulez-vous, que pour telle autre spécialité j'aie raison ; examinons ensemble les conséquences. Supposons que dans tel ou tel domaine, disons la Théorie des Nombres (il ne me coûte rien d'en parler, elle n'est pas enseignée dans les universités françaises), les maîtres véritables soient venus à faire défaut ; que les chaires les plus en vue et les positions dominantes se trouvent occupées par des hommes, non pas ignorants ou sans compétence, mais sans éclat, ou, chose peut-être plus grave encore, par de ces savants (ils sont nombreux, et, pour des raisons qu'il faudrait bien examiner, ils le sont tout particulièrement dans les universités françaises)

à qui quelques travaux brillants ont valu au début de leur carrière une réputation qu'ils n'ont pu ou ne se sont pas souciés de soutenir. Que va-t'il se passer, si de tels hommes (chargés d'honneur, sans doute, et de titres) sont installés au pouvoir ? Car, reconnaissons-le, c'est un pouvoir véritable qu'ils détiennent ; pouvoir de distribuer les places ; pouvoir, plus important encore lorsqu'il s'agit de science expérimentale (c'est pourquoi chaque matin en me levant je remercie Dieu de m'avoir fait mathématicien) d'allouer les crédits de laboratoire et les moyens de recherche ; pouvoir, de par les positions qu'ils occupent, d'attirer à soi les jeunes, et de conserver pour soi des collaborateurs qui à d'autres sont refusés. De ces jeunes, que va-t-il arriver ? Quel est avenir d'une science dont l'enseignement est une fois tombé entre les mains de pontifes de cette espèce ? Maints exemples, que j'ai pu étudier (et non pas seulement en France, qu'on le croie bien ; je ne crois pas tout parfait ailleurs, et j'ai observé en d'autres pays des phénomènes tout semblables), permettent de donner de ce qui doit se passer une description assez précise : le tableau clinique de la maladie (comme disent, je crois, les médecins) est bien connu. De tels hommes ne tardent pas à tomber en dehors des grands courants de la science ; non pas de la Science Française, mais de la science (sans majuscule) qui est universelle ; ils travaillent, souvent honnêtement, de très bonne foi et non sans talent, ou d'autres fois ils font semblant de travailler, mais en tout cas ils sont étrangers aux grands problèmes, aux idées vivantes de la science de leur époque ; et à leur suite, c'est toute leur école qui se trouve égarée dans des eaux stagnantes (parfois bourbeuses, mais cela c'est une autre histoire) ; des jeunes gens bien doués passent les années les plus importantes de leur carrière scientifique, les premières, à travailler à des problèmes sans portée et dans des voies sans issue. Il faudrait les envoyer à l'étranger, ces jeunes gens, les initier à toutes les méthodes, à toutes les idées car, quand bien même il s'agirait du maître le plus éminent, qu'est-ce que l'élève d'un seul maître ? Mais quoi ? L'on a trop peur de perdre des collaborateurs et des disciples, et, à leur place, de voir revenir des juges, des juges sévères. Qu'il est préférable de les garder auprès de soi, de s'en faire aider, de les maintenir autant qu'il se peut dans des voies tracées ! Qu'ils aient du talent, c'est bien ; qu'ils soient sages de plus, et (sans nuire à la hiérarchie ni à l'ordre d'ancienneté) toutes les voies leur sont ouvertes ; et s'ils sont sages, le talent même après tout n'est pas indispensable, une bonne petite chaire les récompensera.

Bien sûr, le génie perce quand même ; le génie se fait toujours sa place, à travers tous les obstacles ; bien sûr... (je n'en suis pas si sûr que ça). Oui, mais pour le génie même que d'années perdues ; quel retard, quelles sordides difficultés ; et tous les autres, ceux qui auraient pu faire œuvre utile, maintenir, en attendant la venue du génie, une tradition honorable et parfois glorieuse, tous ces autres, quoi d'eux ? Souvent ils s'aperçoivent des années perdues ; un peu trop tard, ils se remettent à l'école ; ils tentent de se refaire une place dans la colonne en marche, quand leur esprit a perdu sa souplesse et sa plasticité ; ils se hissent avec difficultés à un échelon où d'autres avant eux parvinrent, puis, effort fourni, ils y restent, ils sont dépassés. Ils y restent, et l'histoire recommence... Une fois provincialisé, une fois tombé dans l'ornière, on

y reste. Sauf miracle, bien sûr : car l'esprit, c'est le miracle ; mais n'y comptons pas trop, ou plutôt, le miracle arrive à qui aura su le mériter.

Mériter le miracle : c'est tout le travail du savant, pour qui le miracle c'est l'idée. Et quand le miracle c'est le génie, ne croyons pas qu'il ne faille le mériter aussi. Un tas de savants éminents crient au public "De l'argent ! De l'argent ! La science coûte cher !". C'est vrai, la science coûte cher ; bibliothèques, laboratoires modernes, instruments de travail indispensables, ne s'obtiennent pas à peu de frais ; et si autrefois, et même quoi qu'on nous dise aujourd'hui, l'on a pu faire avec des moyens très modestes d'importantes découvertes, l'on n'imagine guère que la science dans son ensemble puisse avancer de même. Je vous ferai de bonne chère, disait maître Jacques, si vous me donnez bien de l'argent. Il avait raison. Mais est-ce tout, quand la nation, désireuse qu'on lui fasse de bonne science, a donné de l'argent à maître Jacques ? Maître Jacques est membre de l'Institut, prix Nobel peut-être ; il occupe un rang distingué dans la Légion d'Honneur. Va-t-il nous donner de bonne science ? En dehors de ma spécialité je l'ai dit, je suis Français moyen, désireux qu'on fasse de l'argent que je verse chaque année à l'Etat le meilleur usage ; de ma spécialité je ne parle pas, car là c'est par mes travaux que je puis agir, mieux que par des paroles sans doute vaines. J'ai voulu décharger ma bile. Je n'ai pas tout dit ; je n'ai pas parlé de la rigidité de notre système universitaire ; des occasions manquées, lorsque tant de savants éminents, chassés d'Allemagne, étaient prêts à accepter n'importe où la place la plus modeste : l'Angleterre, l'Amérique les ont recueillis tandis que nos universités, retranchées derrière de commodes règlements, les laissaient partir ; je n'ai rien dit de la dispersion d'efforts dans des universités provinciales trop nombreuses, où s'enlisent, faute d'un milieu où ils se sentiraient encouragés, tant de jeunes savants. Le système est médiocre, ou mauvais ; mais un système meilleur, ce ne serait tout au plus qu'une machine mieux graissée. Qu'importe le système ? Ce sont les hommes qui importent.